

Guy Blackburn. *Touche*

Véronique Villeneuve

Numéro 78, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Villeneuve, V. (2006). Guy Blackburn. *Touche*. *Espace Sculpture*, (78), 42–43.

Guy BLACKBURN *Touche*

Véronique VILLENEUVE

TOUCHE : LE CONTEXTE

Pour situer l'exposition *Touche* de Guy Blackburn, présentée au centre d'artistes Action Art Actuel, il faut tenir compte du fait que l'installation est issue d'un travail de recherche et de création réalisé lors d'une résidence d'artiste au centre Sagamie d'Alma – un projet auquel se greffe une réflexion théorique découlant d'un échange soutenu entre l'artiste et le commissaire de l'exposition Guy Sioui-Durand¹.

Le mandat était clair alors : intégrer le mode numérique au mode installatif, le numérique devenant un matériau à exploiter et la salle d'exposition un atelier. *Touche*, dans une première approche, est donc le résultat de cette recherche sur le relationnel entre ces médiums. Il s'agissait, en partie, d'un travail sur la matière et l'exposition se pensera, se construira *in situ*. De plus, plusieurs œuvres de Guy Blackburn sont très souvent en mouvance puisqu'il tente de les revisiter selon les contextes de présentation, chaque projet constituant non pas une finitude mais une continuité. Aussi, la saison qui sépare la présentation de Sagamie de celle d'Action Art Actuel a justement permis à l'artiste de peaufiner le langage textuel de l'exposition, les éléments qui forment mots, de resserrer le récit, et d'atteindre une certaine épuration.

TOUCHE : COMMENT TOUCHER – SE FAIRE TOUCHER ?

À travers ses installations, Blackburn ne cesse de questionner les rapports à l'autre, dans l'intimité, dans l'altérité, poursuivant une réflexion sur les rapports et les comportements humains selon les différents contextes qui les régissent et les situent, qu'ils soient familiaux, sociaux, cultu-

rels, politiques, ou religieux. Avec *Touche*, il aborde le religieux et le politique d'une manière à la fois franche et subtile, les présentant dans l'espace afin qu'ils se retrouvent tantôt dans une position non équivoque de dualité, ou encore de façon à suggérer la relation trouble et tordue que peuvent entretenir ces deux sphères de pouvoir. Tout au long du parcours, l'artiste nous place dans une situation dérangeante, parfois ambivalente et ce, dès le départ avec un autoportrait auréolé de pinces à cheveux et placé derrière une structure métallique dont les ombres portées dessinent des lacérations sur le visage imprimé. Est-ce une surprenante représentation symbolique du Christ couronné d'épines ? Une sorte d'allégorie moderne de l'artiste qu'on pourrait voir comme un nouveau messie sacrifié par une société pour qui certaines formes d'art ne sont qu'un mal nécessaire ? Ou tout simplement une sage mise en scène d'un préparatif chez le coiffeur ?

Comme dans les projets antérieurs de Blackburn, les dispositifs de mise en exposition sont réfléchis en fonction du sujet et de facture très soignée. L'agencement épuré des lignes et des formes, les stratégies d'accrochage et le mobilier donnent un aspect très « design » à l'installation. À travers ce blanc à la fois plastique et sculptural, presque trop clinique, aseptisé, des formes rouges tels des échantillons de vie, de corps, viennent souiller l'espace, suggérant les mots tabous inculqués par un catholicisme rigide qui a marqué une certaine époque de notre histoire. Comment peut-on nommer, sans

rougir, sans gêne, cette grande langue phalloïde, dont la surface est couverte de papilles gustatives, fixée au mur par ces fameuses pinces à cheveux, et qui semble vouloir s'extraire de sa bidimensionnalité d'où s'échappent de petites étoiles évoquant la semence précieuse ?

En écho à cette œuvre, une photographie de l'artiste qui, avec ses yeux obstrués et sa langue parsemée d'étoiles, semble nous proposer une autre forme de communion. Une petite table-autel, sur laquelle sont posés des fac-similés d'hosties, chacun portant une image imprimée, accompagne la photo². Ici s'entremêlent les référents politique, militaire et religieux, d'abord avec l'hostie qui renvoie inévitablement au rituel eucharistique pouvant suggérer une communion obligée lorsqu'il est question de foi imposée ; ensuite avec l'étoile qui réfère à certains régimes totalitaires. Nous pouvons alors interpréter cette langue comme un

geste disgracieux et injurieux, une grimace au pouvoir quel qu'il soit, ou encore y voir la possibilité que les mots peuvent blesser et contrôler mais peuvent aussi changer la donne. Ainsi, l'artiste, en présentant sa langue, accepte de se faire toucher et de toucher l'autre par ces mots déposés sous formes d'étoiles sur le bout de sa langue, en échange d'être écouté et entendu.

Soulignons que la mise en espace est soutenue et appuyée par une tension entre les idées et les formes qui, tantôt se confrontent, tantôt se fondent, dans un continu va-et-vient entre le dit et le non-dit, entre le bi et le tridimensionnel, entre la souillure et l'asepsie, entre le religieux et le politique, entre le féminin et le masculin. Les œuvres sont donc, pour la plupart, placées par séries de deux, comme cette paire de chaussures placées de part et d'autre d'une table, qui se reposent ou se retiennent grâce à un entrelacs formé par les lacets ; ou



Guy BLACKBURN. *Sans titre*, 2005. Boîte de carton, soulier, lacet. 37 x 24 x 26 cm. Photo : Jean Martin.



Guy BLACKBURN
Touche, 2005. Vue
 d'ensemble de l'exposition.
 Photo : Jean Martin.

ces versions d'un fauteuil, l'une réelle revêtue d'une impression numérique sur papier buvard représentant des billes de verre formant étoile, l'autre virtuelle où la couleur ne renvoie pas au cuir mais plutôt au rouge de la langue et de ses papilles gustatives. Entre les deux, une surface de verre où sont déposées de petites perles translucides : précieux et fragiles bijoux qui se multiplient par ombres projetées sur un papier buvard formant un tapis au sol. Et encore ces jeux de lacets qui, à plusieurs endroits, tissent des liens sur les papiers devenus corsets puis, s'en échappent, lombrics filiformes poursuivant l'épuration sur le sol et formant corps dans l'espace. Et il y a ce son lancinant à peine audible suggérant d'abord un ruissellement d'eau mais qui se transforme, selon une écoute plus intime, en un bruit de langue plutôt évocateur, d'une sécrétion salivaire – montage sonore réalisé grâce à la collaboration de l'artiste Alain-Martin Richard.

Il faut voir aussi comment les œuvres touchent l'espace, comment elles s'y prolongent, tantôt par transparence et fluidité lorsque, posées délicatement sur le verre, elles deviennent ombres et formes, tandis que d'autres, par mesure de protection, reposent sur d'épais papiers buvards qui les absorbent presque. Puis tous ces petits bas blancs recouvrant les pattes du mobilier, tels des gants de protection pour éviter de contaminer et d'être contaminé par un contact direct avec l'espace, sans oublier les dispositifs d'accrochage et de présentation qui amènent le virtuel et le réel à se confondre, de sorte que l'image numérique gagne une certaine épaisseur pour devenir objet.

Notons enfin une dernière pièce qui, à mon avis, vient clore le parcours. D'abord, deux grands imprimés sur papier film, deux pinces à cheveux, l'une fermée, l'autre ouverte, comme deux forces s'interpellant sur les cimaises. Placées dans une posi-

tion de vis-à-vis, elles paraissent s'interpénétrer, suggérant la relation mâle-femelle ou une tension entre dominant et dominé. Dans l'espace, à la jonction des œuvres imprimées, de longues tiges métalliques soutiennent de petites étoiles – produit de cette union métaphorique et virtuelle. Placé devant, le spectateur attentif se verra toucher l'œuvre, la pénétrer, par son reflet sur la surface miroitante du papier film. Inversement, par ce jeu de reflet, l'œuvre nous touche : tatouage transparent mais indélébile. Par l'inscription d'ombre et de lumière sur les surfaces, le récit se transforme et se module selon les corps qui se laissent absorber. Inscription aussi de chacun de nous dans ce parcours faisant qu'inévitablement, le travail de Blackburn dérange, nous *touche*, positivement ou négativement, mais ne nous laisse pas indifférents. ←

Guy Blackburn, *Touche*
 Action Art Actuel
 14 septembre – 15 octobre 2006

Véronique VILLENEUVE vit et travaille à Ville de Saguenay. Elle détient un baccalauréat en histoire de l'art ainsi qu'une maîtrise en arts, option transmission/création. Elle a participé à plusieurs projets artistiques, notamment au commissariat de *Paysages*, exposition présentée à L'Œuvre de l'Autre en 2001 ; au projet collectif *Les Squatteuses* (Séquence, 2001) ; et à la mise en scène des expositions *La petite histoire du vélo* présentée à la Société d'histoire du Lac-Saint-Jean à Alma en 2001 et *Une vie comme un cirque. Portrait d'Adrien Tremblay* au Centre national d'exposition de Jonquière en 2000 et à la SHL en 2002. Auteure d'un livret pour l'exposition de Roberto Pellegrinuzzi (Séquence, été 2002), on trouve quelques-uns de ses textes dans les revues *Esse*, *Spirale* et *ETC Montréal*.

NOTES

1. La résidence s'est déroulée de septembre à décembre 2005 et l'exposition prit fin en mai dernier.
2. Cet ensemble ne faisait pas partie de l'exposition au centre Sagamie. Ces éléments sont issus d'un projet présenté au Musée d'art contemporain de Valdivia au Chili à l'hiver 2006 et s'inscrivent ici en remplacement de la série de 19 couvre-chaussures en caoutchouc et d'un cube avec l'imprimé d'une chaussure blanche et du mot langue.